

« Certains SDF ont choisi leur vie. »

« Zéro SDF d'ici à 2007 » : la formule est en gras dans l'intervention prononcée par Lionel Jospin, candidat à la présidentielle, le 18 mars 2002, au cours de la présentation de son programme. Plus tard, sur LCI, il juge utile de préciser qu'il parle de « ceux qui n'ont pas fait ce choix de la rue ».

Compte-rendu de la campagne présidentielle de 2002,
L'Express, 28 mars 2002

C'est le plus vieux cliché qui traîne dans les dîners et les esprits : celui du SDF qui a choisi la rue. Il a même deux versions, deux scénarios pour une même erreur. Le premier est jauni comme une vieille photo, sympathiquement désuet comme un film de Renoir : c'est le clochard philosophe, le Boudu du coin de la rue qui transgresse les règles sociales, l'homme libre, en un mot, qui a préféré la rue à la routine. Le second est plus contemporain, moins sujet à empathie : c'est le profiteuse, le SDF hébergé gracieusement par le SAMU social, nourri par les Restos du cœur, lavé aux bains-douches, financé par le RMI, bref, entretenu par la communauté des bien-logés. Au bureau, entre amis, il y a toujours quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît un SDF heureux, ou du moins pas si malheureux puisqu'il ne souhaite ni aide ni logement. La rue, c'est donc son choix, CQFD.

Pour prendre le contre-pied de cet argument, on pourrait arguer du passé traumatique de l'écrasante majorité des sans-abri, des ruptures, des dettes, des deuils, qui expliquent leur situation, bien plus souvent

subie que décidée ; on pourrait rappeler que nombre de SDF, loin de parasiter l'aide sociale, n'ont même pas fait les démarches pour toucher leurs allocations, et qu'un bon tiers travaille. Mais il suffit de s'imaginer, cinq minutes, dans la peau d'un sans-abri pour se rendre compte de la très grande improbabilité de leur supposé « choix ». Se mettre vraiment à leur place, là, sur la bouche de chaleur du métro, à la soupe populaire, dans un foyer d'urgence, entre un hébergé qui vomit et un autre qui se masturbe. Dormir au maximum cinq heures par nuit, faire ses besoins sous l'œil offusqué des passants, tendre la main, avoir froid, être dénutris, se faire régulièrement agresser : l'ont-ils désiré, voulu ? Certainement pas. Alors voilà, les ADF (« avec domicile fixe ») tenants du libre choix se trompent, mais avec de bonnes excuses parfois. Car certains SDF n'hésitent pas à revendiquer leur mode de vie. Dans la galère, quelques-uns positivent.

« Dans la rue on apprend à se connaître, on va jusqu'au bout de soi-même, je ne regrette rien », déclare Fabrice. « C'est un peu la bohème, la vie à la routarde, c'est pas métro, boulot, dodo », soutient Jacques. « Et puis dans les centres d'hébergement, on est servi à table » ajoute Jacqueline. Certains SDF, plus virulents, stigmatisent même la vie bêtement étriquée des ADF, tapent sur les travailleurs sociaux (qui sans les SDF « seraient au chômage ») et critiquent les associations caritatives, accusées de faire de la misère leur fonds de commerce. Les spécialistes ont depuis longtemps mis un nom sur ces comportements : « maintien de soi ». En clair : une façon brava-che de refuser le stigmata, de ne pas devenir méprisable à ses propres yeux, en minimisant, en enjolivant. La rue ? Pas si grave ! Le clochard, c'est l'autre. Moi, je suis plutôt un « routard » qu'un SDF, un rebelle plutôt qu'un chômeur. Un exclu ? Non

pas : un anarchiste, un « hobo », un *traveller*. Voilà comment est rhabillé un parcours subi, revêtu en une tournure de phrase des beaux atours du libre-arbitre – il faut bien garder sa fierté. « L'orgueil, c'est tout ce qui te reste quand tu es dans la galère », résume Léa, 24 ans, qui dissimule ses difficultés avec application et jure à qui lui demande que l'expérience de la galère fut vraiment « enrichissante ». Faire comme si on restait acteur de sa vie, affirmer sa liberté quand tout la brime et la contraint : autant de pratiques de « survie identitaire » qu'il faut se garder de prendre au premier degré.

« La rue c'est notre choix, notre mode de vie », clament sur tous les tons Didier et Nadine. À les croire, la rue aurait ses avantages : entraide, chaleur humaine, vie alternative et collective... Nadine a été obligée de quitter son squat quand elle est tombée enceinte, parce qu'elle avait « les assistantes sociales aux fesses » et qu'elle craignait qu'on lui enlève son enfant. Dans son HLM, elle en vient parfois, nostalgique, à regretter sa vie d'avant, son ambiance, hors des clous et de la norme... Un choix, donc. Ce que ces convaincus oublient de dire, c'est que ce choix-là s'est souvent opéré entre la peste et le choléra. Qu'Untel a taillé la route car son oncle le violait, car la recomposition familiale s'est mal passée. Qu'Unetelle a claqué la porte du domicile parental parce que le beau-père la battait devant une mère soumise. Il, elle, auraient pu, évidemment, rester à la maison. Délibérément, ils en sont partis, pour sauver leur peau, pour respirer enfin... À bien y regarder, leur choix paraît soudain tout relatif. « Fuir est une tentative d'oubli de soi, de son histoire et de sa vie », analyse Sophie Rouay-Lambert, sociologue. « Arrêter de courir, c'est risquer de retomber dans les affres de son passé. Un individu peut fuir indéfiniment. Il peut perdre toute notion

du temps, car il reste dans un circuit qu'il a lui-même fermé. »

René vit dans sa caravane, tout près d'un échangeur routier, depuis treize ans. Voudrait-il un vrai appartement ? Non pas ! « Je suis dégoûté de cette société, dit-il. Je préfère être ici, libre, indépendant. » Comment pourrait-il vivre autrement, d'ailleurs ? Orphelinat, légion, prison... : pendant des décennies, ce senior filiforme n'a jamais habité « normalement ». Du logement standard, René n'a pas les clés, au sens propre et figuré. « S'approprier un lieu d'habitation dépend des capacités des personnes et de leur histoire », explique Jean-Marc, ex-SDF et membre du Groupe Amitié Fraternité, une association toulousaine. « Dans mon cas, je me mets systématiquement en situation d'insécurité, j'ai un rapport assez terrible avec l'argent. Je ne me sens chez moi nulle part, parce que dès mon enfance, on m'a fait comprendre que je n'avais pas ma place. Quand on est SDF, on l'est à l'intérieur. »

Angoisse, déprime, poids de l'histoire personnelle, volonté de se fuir : voilà qui pousse le sans-abri à quitter le foyer que l'assistante sociale a mis des mois à dénicher. Voilà qui fera que le SDF n'ira pas à son entretien d'embauche, ou qu'il partira de l'entreprise après trois jours de travail. Un exemple : Nathalie a 30 ans, une famille aux abonnés absents et un cursus scolaire des plus expéditifs. Les foyers de Paris, elle les connaît tous ; en treize ans de galère, elle a eu plus que l'occasion de les visiter et n'en a plus peur. Avoir un appartement ? Nathalie a fini d'en rêver : des années d'errance et de « dossiers logement » rejetés ont sapé l'espérance même d'en obtenir un. Décrocher un travail ? Abstraitement, elle « voudrait bien », évidemment, puisque c'est la norme. Mais elle n'en a jamais eu. La sociologue Gisèle

Dambuyant-Wargny l'explique très clairement : la capacité d'avoir des projets d'avenir est liée au fait d'avoir eu, dans le passé, un métier, une identité professionnelle. Ce n'est pas le cas de Nathalie, chômeuse chronique, qui a enchaîné les petits boulots depuis son adolescence. Des assistantes sociales, elle en a vu défiler des dizaines, et ne croit plus en leur art. L'une d'elles lui a proposé une formation pour garder des seniors à domicile. Premier problème : Nathalie dit qu'elle « n'aime pas les vieux ». Et puis elle s'imagine « libraire ou bibliothécaire ». Elle a donc décliné la proposition, au grand dam de son assistante sociale. Le vrai souci de Nathalie est sans doute ailleurs : « Je me demande jusqu'à quel point je n'ai pas peur de m'en sortir. »

Car que signifie « s'en sortir » ? À nos yeux d'inclus, c'est bien évidemment retrouver le Graal, un emploi. Mais que de prises de risque à la reprise du travail ! Des horaires, une hiérarchie, des règles sociales à respecter... : (re)travailler, c'est risquer d'échouer, et de retomber, de plus haut, sur le trottoir. Obtenir un logement, c'est pour certains SDF se retrouver entre quatre murs après avoir longtemps vécu groupé. C'est souffrir de solitude, être confronté à soi-même, à son corps. La rue (ou la caravane, le squat...) n'est pas plus confortable, mais on y est, à tout le moins, en terrain connu. Savoir « habiter » n'est pas inné : cela s'apprend, cela s'oublie aussi. Nadine a vécu des mois dans son nouvel HLM comme dans son ancien squat, avec juste un réchaud, question d'habitude. Chaque bénévole, chaque travailleur social a dans un coin de sa tête l'histoire de ce papy clochard qui, bénéficiant pour la première fois d'un toit à lui, a préféré dormir par terre sur le balcon. « Mon amie Patricia a vécu quinze ans dans la rue », raconte Mireille, ancienne précaire et présidente d'une

association d'aide aux sans-abri. « Au bout de longues palabres, elle a fini un jour par accepter d'aller à l'hôtel. » Court séjour : trop de silence, pas assez de contacts. Le surlendemain, Patricia était à nouveau dehors. Aller-retour, aller-retour : le pas de deux entre l'hôtel et la rue a duré des mois, avant que cette femme réussisse à faire son nid entre quatre murs.

Réinsertion : tel est l'objectif des aidants. Du côté des aidés, la sortie de la galère ressemble plutôt à un affranchissement. Car devenir SDF ne se fait pas en un jour. Nombre d'experts distinguent trois phases dans la « carrière » d'un sans-abri : la « fragilisation » (ou la découverte de la galère et des violences de la rue), la « routinisation », au terme de laquelle le sans-abri commence à organiser sa vie autour des différents services d'aide, et la « sédentarisation ». Tous ne passeront par ces trois étapes, mais le fait est : il faut des années pour accepter la rue, s'y organiser une existence sans trop de souffrances et y trouver ses repères. Prendre le chemin inverse est donc ardu, nécessaire déconstruction d'un équilibre, aussi aberrant soit-il aux yeux des bien-lotés. À la rue, on s'est fait des amis, on a fait son trou, on a construit sa vie, enfin ! Un logement, un travail : pour certains grands clochards, trop malades, trop désocialisés, ceci est simplement impossible. Écoutons Patrick Declerck : « Il ne s'agit plus de tenter d'impossibles guérisons, ou de planifier de chimériques réinsertions, mais de connaître et d'accepter le caractère chronique et irréversible du mode de fonctionnement des sujets gravement désocialisés, qui évoluent dans un "ailleurs" social et économique, mais aussi symbolique et psychique, équivalent à la psychose. » Bâtir des lieux asilaires, où l'on cesserait de vouloir réinsérer à tous crins, où l'on accepterait les clochards comme ils sont en les protégeant et en les accompagnant, serait, selon lui, la

solution adéquate. Pour d'autres personnes sans abri, moins abîmées par la rue, rejoindre la norme nécessitera un travail de dentellière. Avant de se réconcilier avec l'emploi, avant le logement, encore faudra-t-il réussir à retisser un lien social, à se réinscrire dans une communauté, à retrouver l'envie, et la confiance en soi. « Si on veut sortir les sans-abri de là où ils sont, il faut qu'existent des structures très souples, d'où ils peuvent partir et revenir sans être jugés », note Anne-Claire Hochedel, du Secours catholique. « Et il faut s'armer de patience : nous pouvons suivre une personne des années durant avant qu'elle accepte la solution qu'on lui propose. » Plusieurs années : le temps nécessaire pour s'extraire du non-choix de la rue...